Flamboyant

Emma Green

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM

Emma Green

Cent facettes de M. Diamonds

3. Flamboyant



Éditions Addictives

Emma Green

Cent facettes de M. Diamonds

3. Flamboyant

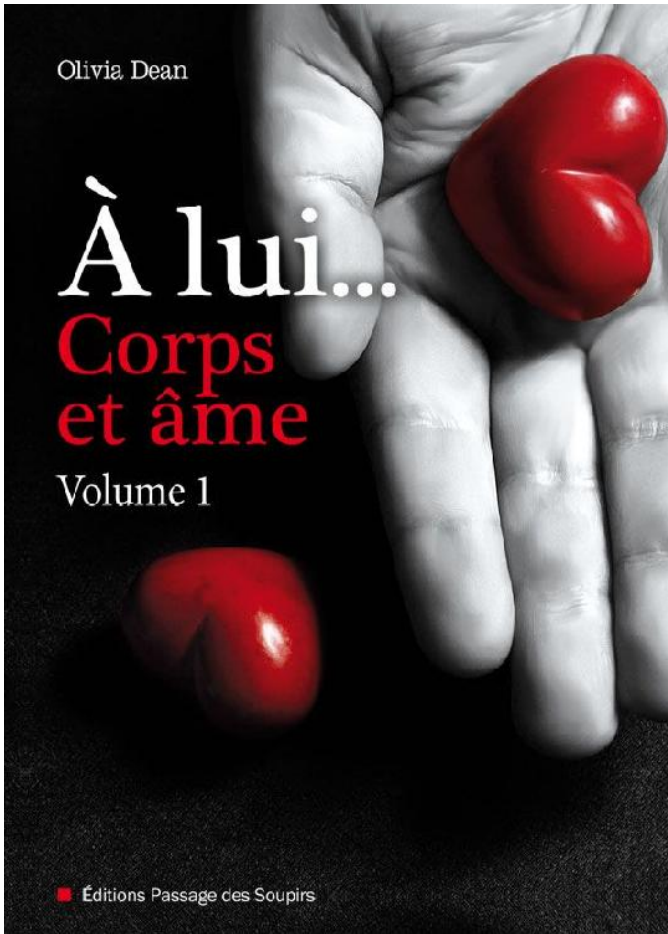


Egalement disponible :

A lui, corps et âme

" Sans aucun doute le plus grand roman érotique paru depuis Cinquante Nuances de Grey "

Tapotez pour voir un extrait gratuit.



Emma Green

Les 100 Facettes de Mr. Diamonds

Volume 3 : Flamboyant

1. L'autre que moi

« Descends, je t'attends ». Mon portable affiche le prénom de Gabriel. Je ne comprends pas ce message qui a pourtant l'air très clair. Il est 8 h 40, je suis encore en train de me sécher les cheveux et je dois être partie dans moins d'une minute si je ne veux pas être en retard au bureau. Je me précipite à la fenêtre de mon appartement en me faisant un chignon rapide et du haut du troisième étage et je découvre Gabriel, sur le trottoir, adossé à une énorme moto noire rutilante. En levant la tête vers ma fenêtre, il aperçoit mon visage et, de cet air indifférent qui m'agace autant qu'il me fascine, tend un casque gris métallisé dans ma direction. Je comprends encore moins. J'enfile mes boots aussi vite que possible en me posant mille questions, attrape mon manteau et ma besace, perds quinze secondes à retrouver mes clés et dévale les escaliers qui me mènent jusqu'à lui. Ce fou. Cet homme imprévisible que j'ai dans la peau depuis deux mois. Ce milliardaire du monde du vin, homme d'affaires redoutable et photographe de talent, qui sait tout faire et fait tout brillamment. Ce grand blond au physique de surfeur californien qui arrive à être élégant, sauvage, ténébreux, brûlant, adorable et horripilant. J'ignore encore pourquoi il s'intéresse à moi, la petite stagiaire de 22 ans à la vie toute simple, mais je sais que pour rien au monde je ne laisserais ma place à une autre. Et elles doivent être nombreuses à le convoiter. Mais avec combien d'entre elles s'envoie-t-il en l'air ? Combien de femmes vient-il renverser sur le bureau de leur patron ou plaquer contre le mur de son appartement quand ça lui prend ? Repousse-t-il ces limites obscènes avec une seule autre que moi ? Toutes ces questions me tenaillent depuis des semaines mais ne m'empêchent pas de céder à la tentation chaque fois qu'il me l'apporte sur un plateau d'argent…

Apparemment, je n'aurai pas non plus d'explication à sa présence dans ma rue ce matin de février. Gabriel me dépose une bise froide sur la joue, défait mon chignon de ses mains habiles et enfonce le casque sur mes yeux. Pendant qu'il me l'attache sous le menton, et que le contact de ses doigts sur ma peau me fait frissonner, il plonge son

regard bleu glacé dans le mien.

– Tu ne travailles pas aujourd'hui. J'ai vu ça avec Éric. Ou plutôt, tu travailles pour moi. Tu es déjà montée sur une moto ? Colle-toi à moi et épouse mes mouvements.

Il marque une pause. Et ajoute, avec un clin d'œil coquin qui me décolle du sol.

– Je sais que tu fais ça très bien.

Huit petits mots seulement et huit mille papillons volettent au creux de mon ventre. Il se détourne, enfile son casque, chevauche son engin et me tend la main pour m'aider à monter derrière lui. Je glisse timidement mes mains sur son blouson de cuir noir pendant qu'il fait vrombir le moteur. Je peux ressentir les vibrations de mes orteils à la racine de mes cheveux. Gabriel démarre en trombe et je suis propulsée vers l'arrière. Il attrape l'une de mes mains et resserre mon étreinte autour de sa taille jusqu'à ce que je me retrouve couchée contre son dos. Je regarde le paysage défiler alors que l'on traverse Paris sur les boulevards des Maréchaux et j'essaie de deviner notre destination, en vain. Je finis par fermer les yeux, me laissant rapidement griser par la vitesse et la présence de mon amant que je déshabillerais bien sur-le-champ.

Quand Gabriel pose enfin le pied à terre, je ne sais toujours pas où il m'emmène. Il retire mon casque, recoiffe délicatement mes cheveux en fixant mes lèvres intensément, au point que je crois qu'il va m'embrasser. Mais sa main lourde se pose sur ma nuque et me guide à l'intérieur d'un immeuble moderne fait uniquement de baies vitrées. Dans l'ascenseur, il s'explique enfin :

– J'ai beaucoup aimé te photographier. Je voudrais te faire vivre une autre expérience. Je suis certain que tu vas adorer.

– Mais… Non ! Gabriel, je suis à peine maquillée, et regarde comment je suis habillée !

– Tu n'auras besoin de rien.

Je me raidis. Mi-excitée, mi-agacée.

– J'aimerais quand même bien, juste une fois, pouvoir me préparer, pouvoir décider.

– Surtout pas. Tu n'es jamais plus belle que quand tu es prise au dépourvu. Tu penses que je ne te connais pas mais là, par exemple, je suis sûr que tu es en colère, que tu as envie de bouder comme une petite fille et de partir en courant. Mais je sais aussi que tu as envie de moi…

Avant de me laisser le temps de répondre, il m'entoure de son bras et plaque sa main contre mes fesses en m'attirant à lui. Nos souffles se mélangent, je crève d'envie qu'il m'embrasse mais il ne bouge pas. Un feu s'allume entre mes jambes et j'approche mon visage pour aller lui arracher ce baiser. Il se recule mais ne desserre pas sa prise. Sa main

libre s'insinue devant, dans mon jean puis sous le tissu de ma culotte, et je sens son majeur glisser entre mes lèvres. Il agace mon clitoris en me fixant toujours, en ne m'embrassant toujours pas et continue ses caresses divines. Je commence à haleter, surprise de la fulgurance de mon plaisir, m'accroche à son cou et jouis dans sa main plaquée sur mon sexe palpitant.

– Maintenant on peut y aller.

Gabriel débloque l'ascenseur et sort devant moi. Mes jambes en coton ont du mal à suivre ses grandes enjambées en arpentant le long couloir qui nous mène à une pièce blanche du sol au plafond.

– Déshabille-toi s'il te plaît.

Je lui jette un regard noir, prête à lui sauter à la gorge. Devant mon silence et mon air outré, il se radoucit.

– Je vais t'aider. Je ne veux juste pas perdre une seconde de ce regard. La jouissance crée une lumière unique dans les yeux des femmes.

Il s'approche de moi et vient coller son front contre le mien. Il continue en chuchotant.

– Je voudrais avoir le privilège de te photographier après t'avoir fait jouir. Ce serait un grand honneur pour moi. Et quand je regarderai ces clichés de toi, je serai le seul à savoir ce qui t'habitait à ce moment-là. Fais-moi ce cadeau, Amandine. Je te le rendrai d'une façon que tu n'imagines même pas.

Je bois ses paroles et la sensualité de sa voix prononçant mon prénom m'hypnotise. Je le laisse me déshabiller comme une poupée de chiffon. Dans la plus grande délicatesse, il défait mon manteau, passe mon pull et mon T-shirt au-dessus ma tête, s'accroupit pour me libérer de mes bottines et de mes chaussettes, déboutonne mon jean et le fait glisser en même temps que ma culotte le long de mes jambes. Je me retrouve nue dans cette grande pièce vide et froide, et la chair de poule me durcit les tétons. Gabriel les embrasse un par un et me prend par la main pour me guider devant un arrière-plan blanc.

Il se glisse alors dans la peau du photographe qui force mon admiration. Il installe, manipule, déplace, enclenche son matériel et son visage affiche les tics de concentration qui me font fondre. Sourcils froncés et yeux plissés qui lui dessinent des pattes d'oie tellement séduisantes, bouche entrouverte qui laisse apparaître sa langue rose et humide dont je connais si bien les talents… Contrairement à nos habituelles entrevues tourbillonnantes, j'ai enfin tout mon temps pour admirer mon amant. Ses cheveux blonds bien coupés qui contrastent avec sa peau bronzée, son grand front intelligent qui domine deux prunelles au bleu intense, son nez droit et élégant, ses larges mâchoires viriles entourant des lèvres pleines et joliment ourlées, presque féminines. Son visage est une œuvre d'art. Et

son corps d'Apollon, mon dieu, ce corps. Sous son pull mauve en cashmere, je devine ses larges épaules, ses biceps solides, ses pectoraux dessinés et sa taille fine. Son pantalon gris anthracite souligne ses cuisses musclées et son cul rebondi que je ne me lasse pas d'admirer. C'est une force de la nature autant qu'une gravure de mode. J'ai beau chercher partout, je ne lui trouve aucun défaut. Il a relevé ses manches et des veines gonflent sur ses avant-bras, je trouve ça diablement sexy. Il porte une montre luxueuse au poignet gauche et ses puissantes mains dorées se finissent par de longs doigts délicats aux ongles manucurés. Ses gestes sont tranquilles, assurés, pleins de grâce. Je ne l'ai jamais vu faire la moindre faute de goût. Son aura me transperce à distance. Il transpire le charisme et la sensualité. Même à dix mètres de moi, sans me parler ni même me regarder, il attise mon désir. Moi qui ai toujours été mesurée, raisonnable, il m'a rendue gourmande, excessive, insatiable.

Ce que j'ai cru un instant être des heures n'a pas duré plus de quelques minutes. Gabriel en a fini avec son installation et une machine, tout au fond de la pièce, se met à projeter sur mon corps des courbes, des spirales, des arabesques de couleur différentes. Je tends les bras pour admirer ces reflets qui enveloppent ma peau comme des volutes de fumée. L'expérience est saisissante. Il ne m'avait pas menti. Nue face à l'objectif, je me sens comme habillée des idées de Gabriel. Il me mitraille, se déplace, s'approche. L'incroyable silence qui règne dans la pièce n'est brisé que par le rythme de ses cliquetis effrénés. À mesure qu'il réduit la distance qui nous sépare, des effluves de son parfum ambré me parviennent. Cet homme a le don de m'envoûter. Il rejoint un immense écran que je n'avais pas vu en arrivant et me fait signe d'approcher. Il s'assoit sur un large fauteuil en cuir brun et fait apparaître instantanément des images de moi. Je ne me reconnais pas. C'est bien mon visage, mon corps que je vois, mais rien d'autre ne me ressemble. Nue, je m'agenouille à ses côtés pour approcher mes yeux de l'écran. C'est stupéfiant.

Gabriel, le regard fier et l'air ravi, me retourne vers lui. Il me caresse lentement les cheveux, passe un doigt le long de mon front, sur l'arête de mon nez et s'arrête sur mes lèvres fermées. Il les entrouvre de son index que je me mets à sucer spontanément. Il saisit l'une de mes mains et vient la poser sur la bosse qui déforme son pantalon. Une excitation soudaine me brûle à l'intérieur. Je défais la boucle de sa ceinture avec précipitation et me penche pour libérer son érection. Je prends dans ma bouche son sexe dur et soyeux et je l'entends lâcher un premier soupir. Il me caresse tendrement la joue et je replonge sur lui, le titillant de ma langue, l'enserrant entre mes lèvres au rythme de ses gémissements. J'accompagne mes mouvements de la main et essaie d'attraper son regard qui profite du

spectacle de ma bouche. Je suis trempée de désir et plus effrontée que je ne l’ai sans doute jamais été. J’avale goulûment son sexe pendant que Gabriel glisse sa main sous ma nuque pour cadencer mes va-et-vient. Il halète de plus en plus fort et je le suce en gémissant, mon plaisir accompagnant le sien. Son sexe se tend dans ma bouche, je l’engloutis encore et encore et le regarde jouir, la tête renversée en arrière. À quoi, à qui, a-t-il pensé en savourant ce moment ? À moi, Amandine, ou à l'autre, celle qu'il a photographiée en me transformant ?

2. Sens dessus dessous

Tu parles d'un cadeau. Je suis Gabriel dans Paris au petit matin sans demander d'explications, j'accepte de jouer le jeu et le laisse me photographier, nue, en me grimant virtuellement avec ses projections colorées, je participe à son délire d'artiste qui m'échappe complètement, je m'abandonne à lui sans retenue, il promet de me le « rendre » au centuple… Et voilà que je me retrouve à genoux devant lui, confortablement installé dans son fauteuil luxueux, à le dévorer, à le combler, à lui donner, encore et encore, pendant que Monsieur atteint l'orgasme en regardant ailleurs, comme si je n'existais pas. J'ai eu envie de ramasser mes affaires et lui claquer la porte au nez. Mais je ne l'ai pas fait. Impossible de dire pourquoi. Quand il m'a ramenée chez moi en moto, qu'il m'a déposé un bisou sur le front en parlant d'un « dédommagement » pour ma journée de travail ratée, je n'ai même pas explosé. Je crois même que j'ai ri :

– Comme ça, les choses sont claires. Il n'y a plus de doute sur le rôle que je joue dans ta vie. Tu m'emmènes, tu fais ce que tu veux de moi, tu me ramènes et tu payes. Classique.

– Amandine, ne commence pas. On a passé un moment agréable, non ?

– Apparemment, il l'était pour toi. Tu sais, je ne t'ai jamais rien demandé. Jamais harcelé comme une amoureuse transie. J'ai pris ce que tu me donnais sans rien réclamer, sans attendre plus.

– Je n'ai rien à t'offrir. Juste moi… Parfois.

– Alors garde tes millions. Un peu de respect me suffira.

– Tu es encore plus belle, outrée. Et tu as été divine aujourd'hui. Je n'ai pas oublié ma promesse, tu sais...

Alors qu'il se rapproche en souriant, je sens que je vais bientôt perdre de ma superbe (qui me surprend moi-même !) et décide de rentrer.

– Je vais y aller, on verra la prochaine fois…

– Demain ! Demain soir. Tu peux me rejoindre à cette adresse à 19 heures. C'est une vente privée. J'aimerais que tu essaies des robes de soirée pour le gala où tu m'accompagneras.

Alors que j'avais commencé à tourner les talons, je reviens vers lui pour prendre le carton d'invitation. Mon cœur bat la chamade. Je ne sais pas si c'est l'idée des robes de princesse, la perspective d'aller à un « gala » à son bras ou simplement sa proposition de faire du shopping avec moi. Tous les deux, ensemble, dans un lieu public, à la verticale et avec des vêtements sur nos peaux. Comme un couple normal. Ce que nous ne sommes absolument pas. Mais j'aurai plaisir à l'imaginer le temps d'une soirée…

À 19 h 15, j'arrive avenue Marceau et tombe sur la boutique d'une grande maison de couture française. Rien que les cinq lettres dorées de la marque me donnent le tournis. Je vérifie l'adresse sur le carton pour la cinquième fois. Je m'étais dit que le quart d'heure de retard « ferait bien », pour ne pas avoir l'air d'une groupie hystérique à l'idée d'essayer des tenues qu'elle ne pourra jamais porter. Ça laissait aussi le temps à Gabriel d'arriver avant moi. Pour les deux, c'est raté. Il n'est pas là et je reste plantée devant le grand bâtiment d'un blanc pur, incapable de décoller mon nez de la vitrine. Deux mains glacées viennent se poser sur mes yeux, je me retourne et me retiens de lui sauter au cou, ivre de bonheur. Il me détaille de la tête aux pieds et son clin d'œil satisfait m'indique que je ne me suis pas trompée. Heureusement, parce que j'ai passé trois heures à vider mon armoire la veille au soir pour finir par choisir une robe en maille écrue, ceinturée d'une fine lanière en cuir camel assortie à mes bottines à talons. Très naturel, Gabriel me précède et m'ouvre la porte de la boutique.

Une hauteur de plafond à couper le souffle, des lumières scintillantes qui se reflètent sur un sol blanc verni dans lequel je peux me voir, un décor contemporain dans un camaïeu de gris qui contraste avec les moulures anciennes sur les murs. Je n'ai jamais vu autant de luxe. J'essaie d'assurer ma démarche en me souvenant des conseils de ma mère (« tout est dans le port de tête, Amandine ! ») pendant que nous traversons une succession de salons plus éblouissants les uns que les autres. Nous arrivons enfin dans la pièce immense consacrée à la collection d'un célèbre couturier que j'ai vu en photo dans les magazines de mode. J'ai du mal à m'empêcher de pousser des petits cris d'excitation. Si Marion était là (et que personne ne nous regardait), on sauterait sur place comme deux folles. Le long d'un mur, des portants argentés présentent une dizaine de robes somptueuses comme je n'en ai jamais vues de ma vie.

Gabriel lance les hostilités.

– J'aime voir tes yeux briller. Laquelle te plairait ?

Je lui réponds en chuchotant.

– J'en sais rien, toutes. Je n'oserai jamais les essayer.

– Je pourrais toutes les acheter pour que tu rentres les essayer

seule dans ta minuscule salle de bains, mais ça gâcherait tout mon plaisir. Je ne veux pas rater une seconde de ton effeuillage.

Il a aussi baissé la voix en prononçant cette dernière phrase qui me donne du courage. Un vendeur très élégant, au type latin, vient nous aider dans notre choix et nous guide vers un salon d'essayage qui fait au moins deux fois mon appartement. Gabriel s'installe avec nonchalance dans un fauteuil qui a l'air tout droit sorti du XVIIIe siècle et je me retrouve dans une cabine gigantesque en compagnie du jeune éphèbe prénommé Pablo, qui se dit à ma disposition. Il m'aide à enfiler une robe couleur chair aux fines bretelles et au tutu opulent sur laquelle j'ai complètement craqué. Il soulève le rideau et je sors, pieds nus et cheveux en bataille, sous le regard amusé de Gabriel. Mauvais choix. Je m'aperçois dans le grand miroir et me mets aussi à rire tellement j'ai l'air bête. Un petit rat maladroit arrivant à son premier cours de danse classique. Gabriel fait signe à Pablo de passer à la suivante. Mon « essayeur » ne prend même pas la peine de fermer le rideau et fait tomber en un clin d'œil la robe à mes pieds. Je me retrouve en petite tenue avec un inconnu et je vois Gabriel pencher la tête pour profiter du spectacle en souriant.

Deux autres robes plus tard, je commence à m'impatienter. Je pourrais pourtant m'amuser à ces essayages toute une journée mais le regard désapprobateur de Gabriel et la familiarité de Pablo finissent par me peser. Je n'imaginais pas les vendeurs de haute couture aussi tactiles. Je me doute qu'il a l'habitude de déshabiller et rhabiller des dizaines de mannequins à moitié nus pendant les défilés, mais je suis un peu plus pudique que ça. Je voudrais qu'il s'en aille et laisse les mains de Gabriel opérer. Mais les essayages continuent et Pablo revient avec une « suggestion » qu'il aimerait me voir passer. Son charmant accent espagnol égrène des arguments qui se veulent convaincants : « Une longue robe fourreau qui me grandira et marquera ma taille, la couleur bleu nuit qui amincit et va à ravir aux peaux aussi pâles que la mienne. » Je le fusille du regard.

– Si je peux me permettre, Mademoiselle, le bustier ne tolère pas le soutien-gorge.

– Oui oui, je baisserai mes bretelles.

– Je me permets d'insister, cela va casser toute la ligne de la création.

Je capitule en soupirant et me contorsionne pour dégrafer mon soutien-gorge. L'agrafe résiste sous mes doigts tremblants de nervosité et Pablo me fait sursauter en venant m'aider par-derrière. J'essaie d'attraper le regard de Gabriel pour qu'il vienne à mon secours mais ce que je lis dans ces yeux ressemble plutôt à un désir fiévreux que je lui connais bien. Il hoche la tête pour m'inviter à me laisser faire.

Le Pablo en question dégage mes cheveux d'un côté de ma nuque,

défait mon soutien-gorge et le laisse glisser le long de mes bras. Puis il vient s'agenouiller devant moi, le visage à hauteur de mon pubis, pour me faire enfiler la robe étroite. Mon malaise grandit pendant qu'il la remonte lentement le long de mes cuisses. Je sens ses doigts caresser ma peau avec un peu trop de zèle. Et sa sensualité me fait un peu trop d'effet. Les jambes enserrées dans le fourreau, je manque de vaciller et dois me retenir en m'agrippant à ses épaules. Il me fixe avec un demi-sourire fripon et je détourne immédiatement le regard pour tomber sur les yeux de Gabriel. Vitreux. Sourcils légèrement froncés. Tête légèrement inclinée, entre la curiosité et l'irritation. Peut-être même une pointe de jalousie. Qui me transporte. Je voudrais arracher ma robe et lui sauter dessus dans l'instant. Mais Pablo continue son manège et se place derrière moi pour ajuster la robe sur ma poitrine. Il me remonte délicatement chacun de mes seins pour les faire déborder juste ce qu'il faut du bustier. Je sens l'impatience de Gabriel, il croise et décroise les jambes sur son fauteuil, ses doigts jouant sur les larges accoudoirs. Je lui fais face pour qu'il admire le résultat mais déjà il ne me regarde plus du tout dans les yeux. Pablo indique mes fesses du menton et frôle du doigt l'élastique marquant ma hanche :

– Il me semble que ces coutures sont également de trop.

Gabriel se lève d'un bond et fonce droit sur moi, en lançant pour Pablo :

– Je m'en occupe. On prend celle-ci.

Puis il s'adresse à moi, fiévreusement :

– Tu devrais l'enlever. Avant qu'elle ne soit plus mettable.

Alors qu'il promène ses doigts sur mon décolleté rebondi, je sens la main experte de Pablo descendre la fermeture le long de mes côtes. Je suis prise dans un étau entre ces deux hommes sublimes, un inconnu, brun *caliente* qui me glace le sang, et mon amant, blond glacial qui attise un désir brûlant au plus profond de moi. Quand le tissu bleu nuit finit par tomber à mes pieds, Gabriel a ses deux mains plaquées sur mes seins et je sens Pablo descendre lentement ma culotte le long de mes jambes. Je ne suis pas certaine d'apprécier ce jeu à quatre mains que je n'ai pas vraiment accepté, mais pour rien au monde je ne voudrais freiner l'élan de Gabriel qui semble me désirer comme jamais. Pablo disparaît du décor dans un tourbillon emportant ma précieuse robe et je découvre, ébahie, l'érection puissante de Gabriel que je n'ai même pas vu se dévêtir. Ses mains viennent écarter mes fesses et il me porte pour me plaquer contre le mur de la cabine d'essayage, dont le rideau est resté grand ouvert. Il me soulève très haut et plonge son visage entre mes seins tendus avant d'enfoncer son sexe dur en moi. Cette délicieuse brûlure me fait pousser un cri étouffé et je me trempe de plaisir. En haletant, il coulisse dans mon intimité plus vite et plus fort qu'il ne l'a jamais fait et je sens une vague

puissante déferler dans tout mon être. Sa propre jouissance me surprend et il me pénètre encore par à-coups saccadés et brutaux en grognant. Sa virilité me transperce de toute part et un orgasme puissant fait trembler mon corps enroulé autour du sien. Gabriel se dégage rapidement et me laisse retomber au sol en soufflant de sa voix rauque :

– Voilà ce qu'il t'arrivera à chaque fois que tu laisseras un autre homme poser ses mains sur toi.

3. La prisonnière

La luxueuse robe bleu nuit est suspendue à la porte de mon armoire. Assise sur mon lit, sourire béat et jambes ballantes, je la regarde depuis de longues minutes. Je vais finir par connaître par cœur les moindres plis et replis du tissu satiné. Je me demande encore comment je vais pouvoir y glisser mon corps maladroit et m'y mouvoir avec la grâce nécessaire à ce fameux gala. Je me demande encore comment Pablo a pu me l'enlever aussi prestement pour me laisser seule avec Gabriel. Je me demande encore dans quelle fraction de seconde cette séance d'essayage a viré à l'ébat torride contre un mur. Je me demande encore comment j'ai pu le laisser me faire l'amour dans la cabine d'une maison de haute couture, rideau grand ouvert. Je revois encore et encore dans ma tête les cinq chiffres sur la facture que le vendeur a tendue à Gabriel. Sans virgule. Un chiffre suivi de quatre zéros, j'en suis certaine. Toutes ces questions en amènent une autre : à quel moment ma vie a-t-elle basculé de la stagiaire consciencieuse payée au lance-pierres à la fille qui couche pour se faire offrir une robe à plus de 10 000 euros ? Quelle que soit la réponse à cette question, je ne crois pas que j'aurai jamais la force de mettre fin à cette histoire passionnelle avec Gabriel. Cette pensée me donne le vertige et je m'étends en arrière sur mon lit. Les yeux rivés sur le plafond et l'estomac noué, je m'avoue secrètement que je l'ai dans la peau. Il a fait de moi son otage en étant le plus doux des bourreaux. Le vibreur de mon portable me sort de ma torpeur.

Un texto. Je pense à Marion qui va encore me faire la morale. Ou à ma mère qui me demandera quand je passe les voir. « Le vernissage a lieu samedi soir. Je serai déjà sur place, mon chauffeur viendra te chercher pour te conduire. Impatient de te voir dans ta robe. Et sans. » Mon pouls s'accélère. C'est sans doute le message le plus long que Gabriel m'ait jamais écrit. Et le plus gentil. Mais comme toujours avec lui, le brouillard s'épaissit. Je croyais qu'on se rendait à un gala. Un vernissage ? Mais de quoi ? Et surtout, je pensais qu'on s'y rendait ensemble. Pourquoi m'offrir cette robe hors de prix si c'est pour ne pas s'afficher avec moi ? Je suis excitée mais déçue. Je devrais m'y être

habituée, Gabriel ne tient jamais tout à fait ses promesses. Il a le don de cultiver le mystère et, pire encore, de changer les règles en cours de jeu. Cette soirée au bras de mon amant aurait pu se révéler fabuleuse et risque de tourner au fiasco. Je vais encore me retrouver seule au milieu d'inconnus, à devoir faire bonne figure à une exposition dont je ne sais rien et à voir Gabriel briller devant sa cour. Puis il se décidera à arrêter de m'ignorer et me culbutera quand l'envie lui prendra. Dans un long soupir blasé, je décide de ne plus y penser avant samedi… et avant d'avoir trouvé la bonne attitude à adopter.

Ce n'est pas un vulgaire taxi que Gabriel m'a envoyé. C'est une petite limousine noire qui m'emporte dans les rues de Paris et le chauffeur essaie tant bien que mal de me mettre à l'aise. Quand il me dépose devant la galerie, déjà bondée, une centaine de paires d'yeux se braquent instantanément sur moi. J'essaie de réunir tout mon courage mais je ne trouve pas la force de sortir de la luxueuse voiture. Je m'imagine déjà me tordre une cheville sur mes talons trop hauts, tomber de tout mon long sur le trottoir en déchirant ma belle robe moulée sur mes fesses et avoir la honte de ma vie. Sans parler du regard méprisant que Gabriel me lancera. Mais je le vois s'approcher et ouvrir la portière. Il me tend la main pour m'aider à sortir et son sourire fier me remplit de bonheur. Il est vêtu d'un costume bleu sombre assorti à ma robe, avec une fine cravate et une pochette en soie de la même couleur qui donnent à ses yeux un bleu profond, presque noir. Il m'impressionne comme si je le voyais pour la première fois. Après un rapide baisemain qui me fait bondir le cœur, il me guide à l'intérieur et reprend sa conversation là où il l'avait laissée. Les autres invités l'imitent et je peux me glisser un peu plus discrètement dans la foule.

Une coupe de champagne à la main pour me donner un peu de contenance, je découvre enfin le sujet de l'exposition. Moi. Encadrée, sous verre, dans tous les sens et toutes les positions, sur des photos aux dimensions effarantes. Des gros plans de mon visage, mon corps nu en pied, dos ou face à l'objectif, puis allongé sur le ventre, fesses apparentes, des zooms sur mes seins pointant de profil, impudique comme je ne l'ai jamais été. Ma nudité à peine dissimulée par les images que Gabriel avait projetées sur mon corps pendant le shooting. J'arpente les allées de la galerie, effarée, furieuse, rougissante, un peu plus paniquée à chaque nouveau cliché. Je croise les regards de certains invités qui me paraissent au choix compatissants ou gênés. Morte de honte, je vide ma coupe d'un trait et remonte vers l'entrée de la galerie à la recherche de Gabriel, percutant quelques épaules au passage sans penser à m'excuser. Je le trouve en pleine conversation avec trois femmes mûres et trop maquillées qui le touchent dès qu'elles le peuvent en riant à gorge déployée. Je fulmine et me plante

en face de lui, tournant le dos aux vieilles peaux. Elles se décalent toutes d'un cran et poursuivent leur petit jeu de séduction en me contournant. Gabriel me jette un regard noir puis m'ignore superbement. Je sens la rage m'envahir et le champagne me donner un courage que je ne me connais pas. Je le saisis par le coude et l'entraîne à l'extérieur avec un dernier sourire forcé pour ses interlocutrices, outrées.

– Tu te fous de moi ? C'est quoi, tout ça ?

– C'est la première et la dernière fois que tu te conduis ainsi. C'était parfaitement déplacé. Ces gens sont venus pour moi.

– Déplacé ? Mais je rêve ! Et me prendre en photo à poils pour m'exposer à ton vernissage sans jamais me demander mon avis, tu appelles ça comment ? Tu as vu comment ces gens me regardent ?

– Amandine, tu es sublime sur ces photos, certes, mais je crois que ta notoriété s'arrête là. Personne ne sait que c'est toi. Regarde, tu es méconnaissable ! C'est mon travail qu'ils sont venus admirer, pas mon modèle. Et si tu as fini ta petite crise, je vais retourner faire ce qu'ils attendent de moi.

– Et moi Gabriel ? Moi ? Est-ce que tu t'es demandé une seule fois ce que j'attendais de toi ? Est-ce que ça t'a traversé l'esprit de me prévenir, de me demander si j'étais d'accord ?

– Tu ne l'aurais jamais été. Ils m'attendent, je vais rentrer. Et tu devrais aller t'excuser.

– Va te faire foutre.

Il s'approche et saisit mon visage entre son pouce et ses doigts serrés. La force de sa prise contraste avec la douceur de sa voix.

– Avec plaisir. Entre et monte au deuxième étage. Je te suivrai de loin. Ne te retourne pas, ne me parle pas, ne me regarde pas. Attends-moi là.

La brutalité de ses gestes et de ses ordres m'a pétrifiée sur place. Et a allumé une flamme au creux de mon ventre. Je ne porte rien sous ma robe, sur les conseils du fameux Pablo, et je sens mon sexe s'humidifier entre mes cuisses. J'entre comme un zombie dans la galerie, ne voyant plus ni les photos ni les invités, entendant à peine Gabriel s'excuser auprès de ses invités, et me dirige droit vers le fond. J'emprunte un large escalier marbré, montant chaque marche prudemment en m'aidant de la rampe et tenant ma robe de l'autre main. Je débouche dans un grand bureau d'une centaine de mètres carrés et rejoins l'immense baie vitrée légèrement penchée sur la rue. J'entends les pas de Gabriel approcher et le vois se diriger vers un bureau en bois massif dont il sort un ou deux objets. Je ne distingue pas ce que c'est, j'aperçois seulement un reflet argenté et un tintement métallique. Il avance vers moi avec un regard de fou. Mon excitation se mêle à la peur, j'ai du mal à déglutir. Mon dangereux amant glisse

une paire de ciseaux glacés entre ma robe et ma peau. Il découpe le tissu entre mes seins et jusqu'à mon nombril puis achève son travail en déchirant ma robe de ses mains viriles. Des milliers d'euros réduits à néant en même temps que ma dignité. Nue et humiliée, j'attends la suite avec autant d'appréhension que d'impatience. Gabriel empoigne ma main, la plaque sur mon sexe trempé puis la porte à sa bouche. Tout en l'embrassant, il enserre mon poignet dans une première menotte et attache la seconde au montant d'un haut radiateur. Je le laisse faire sans réagir. L'idée d'être sa prisonnière fait bouillir mon désir et je me rends compte que je suis essoufflée sans même avoir bougé.

Gabriel fait un pas en arrière pour admirer sa prise. Il glisse la petite clé des menottes dans la poche intérieure de sa veste et défait la boucle de sa ceinture en me défiant du regard. Il déchire un emballage de préservatif avec ses dents et en crache un petit morceau par terre sans me quitter des yeux. Les miens dérivent vers son énorme sexe, rose et tendu, bientôt recouvert de sa fine pellicule de latex. Plus rien ne l'empêche désormais de me pénétrer et ma voix se fait suppliante :

– Viens, prends-moi.

– Je n'entends pas.

– Prends-moi. S'il te plaît, prends-moi.

– Fais un effort, je ne comprends pas.

– Baise-moi !

Je lui ai hurlé mon désir au visage, inconsciente de la vulgarité de ces deux mots que je n'avais encore jamais prononcés. Mais bien consciente de l'effet qu'ils ont produit sur mon amant. Il s'humecte les lèvres, écarte mes cuisses nues de son genou, saisit son sexe dans une main et vient écraser son gland sur mon clitoris douloureusement gonflé. Mes gémissements de plaisir se transforment en cris sauvages quand il s'enfonce en moi sans prévenir.

Puis Gabriel déverrouille la menotte qui me retenait au radiateur, me retourne, menottant cette fois mes deux mains derrière mon dos et m'écrase contre la vitre froide, son corps étalé sur le mien. La baie vitrée inclinée m'offre une vue plongeante sur la rue, sur les allées et venues des badauds sur le trottoir et les invités du vernissage que j'avais presque oubliés. Je réalise qu'il leur suffirait de lever la tête pour découvrir le spectacle de mon corps nu sursautant sous les élans de mon amant. Au deuxième étage de sa luxueuse galerie d'art, Gabriel m'offre en pâture aux passants. Les deux mains posées sur la vitre, de chaque côté de mon visage, il me pénètre par-derrière, intensément, et je ferme les yeux, perdant pied sous la puissance de ses coups de reins. Il me saisit soudain par les cheveux et me lance :

– Regarde devant toi. Tu voulais te donner en spectacle ? Toute la rue va te regarder jouir !

Il repart à l’assaut de mon corps et ses va-et-vient brûlants couplés à mes mains menottées me ravagent jusqu’à me faire atteindre un orgasme plein de rage.

4. En apesanteur

Roulée en boule dans mon lit, je renifle comme une idiote, encore enveloppée de l’odeur et de la veste de costume de Gabriel. C’est le seul vêtement que je portais quand son chauffeur m’a ramenée chez moi au milieu de la nuit. Son ultime geste de galanterie après m’avoir déshabillée en mettant d'un coup de ciseaux ma belle robe en lambeaux. J’ai encore la trace de la menotte tatouée dans la chair de mon poignet et je peux encore sentir le contact froid de la vitre contre la peau de mon ventre, de mes seins. Plus que tout autre chose, mon corps a conservé un souvenir indélébile des grandes mains puissantes saisissant mes cheveux, agrippant mes épaules, rythmant mes hanches. Et mon intimité endolorie a gardé la trace du passage de Gabriel, viril, sauvage, bestial. Les larmes qui me roulent sur les joues ont le goût amer de l’humiliation… et du plaisir que j’y ai pris.

Je revis ce troublant morceau de nuit et passe en revue les dernières semaines de ma vie. Je ne sais pas si je m’en délecte ou si je me dégoûte. Est-ce possible que ce soit un peu des deux ? La fatigue m’empêche de réfléchir. Mais un étrange malaise m’empêche aussi de dormir. J’aurais pu, j’aurais dû être flattée de cette exposition qui m’était entièrement consacrée, apprécier sa surprise et ses œuvres d’art apparemment très réussies, me vanter d’être la muse d’un brillant milliardaire, photographe de talent à ses heures perdues. À la place, j’ai réagi avec excès et spontanéité, me sentant violée, trompée. Et c’est d’avoir été moi-même, enfin, que Gabriel m’a punie. Il n’a pas aimé me voir entière, immature, emportée, exigeant des explications, si ce n’est des excuses. Peut-être que je suis allée trop loin, que j’ai parlé sans réfléchir, que je lui ai fait une scène au plus mauvais moment. Mais cet homme sans défaut ne supporte pas ceux des autres. Lui qui maîtrise toujours parfaitement ses émotions déteste perdre le contrôle de la situation. Et ne peut tolérer qu’on lui tienne tête. Il n’a pas trouvé meilleure punition que de m’attacher et faire de moi son objet sexuel. Et j’ai accepté sans sourciller. J’en ai même redemandé. Si je passe mon dimanche à pleurer, ce n’est pas de honte, de remords ou de colère contre lui, c’est de peur de l’avoir perdu.

Et dire que je pensais être une jeune femme libre et indépendante, qui ne serait jamais à la botte d'un homme, comme mes parents me l'ont inculquée pendant 22 ans. Toutes mes thèses féministes sont parties en fumée. Et la seule explication que je trouve à ça, la plus stupide et la plus clichée qui soit, c'est qu'avec lui, c'est différent. Je me retourne sur le ventre et plonge ma tête sous l'oreiller pour oublier que je viens de penser une chose pareille. Mais bien vite, les relents de son parfum imprégné sur sa veste détournent mon attention, les souvenirs de son corps imprégnés dans ma chair m'emmènent ailleurs. Je me shoote à son odeur, à cette envie d'encore. Je plane complètement. Ma rêverie n'est perturbée que par un concert de klaxons qui filtre à travers mes trop minces fenêtres. Un abruti doit encore bloquer la rue sans se soucier des autres et trois ronchons coincés doivent exprimer bêtement leur irritation, cachés derrière leur volant. Ce déferlement d'égoïsme et de lâcheté me rend dingue. L'exigence de Gabriel doit déteindre sur moi. Je me lève d'un bond et cours à la fenêtre pousser mon coup de gueule. Ça ne fera que deux en deux jours. En me penchant sur le garde-corps, je ne vois qu'une seule voiture dans la rue, un imposant 4x4 noir, et une main gantée pianotant sur le montant de la vitre ouverte.

Gabriel sort la tête et, après les cheveux blonds soyeux, son beau visage m'apparaît, serein, souriant. Sans crier, sa voix grave porte jusqu'au troisième étage :

– Je te réveille ? Peux-tu t'habiller un peu plus et être en bas dans cinq minutes ? Je t'emmène quelque part.

J'ouvre de grands yeux et oublie de fermer la bouche, avant de me regarder, nue sous sa veste ouverte et bien trop grande pour moi.

– Donne-m'en dix !

– N'oublie pas ma veste. Et ton passeport.

Je cours partout dans mon appartement, trouve un grand sac en lin, y fourre un pull, trois culottes, cours dans la salle de bains chercher ma brosse à dents, ouvre l'eau de la douche, me ravise, puis finis par m'y glisser pour un lavage-rasage express, me sèche, enfile un shorty et un jean en me frottant les cheveux avec une serviette. Je sautille en essayant d'enfiler une chaussette tout en me brossant les dents. Je m'empare d'un T-shirt propre que je mets sans soutien-gorge. J'en ajoute deux autres dans le sac, un pull de plus et un troisième sur moi. J'attrape un mascara et une brosse au vol dans la salle de bains, fais un nouvel aller-retour inutile dans ma chambre, enfile mes bottines en trébuchant et m'emmêle les bras en essayant de mettre mon manteau et mon sac à main en même temps. Une touche de parfum plus tard, je claque la porte de mon appartement et profite de la descente des escaliers pour vérifier que mon passeport est bien dans mon portefeuille. Je grimpe dans le 4x4 côté passager et m'assois à

côté de Gabriel, joues rosies et cheveux dégoulinants, en claquant la portière un peu trop fort dans mon élan. Je m'excuse en minaudant et lui saute au cou pour l'embrasser sur la bouche. Son rire franc et son regard attendri me font tomber à la renverse. Il démarre en posant son immense main sur ma cuisse et je passe le reste du trajet les doigts emmêlés dans les cheveux fins de sa nuque. Peu importe où nous allons, mon bonheur est total.

– Tu as déjà pris l'avion ?

– S'il te plaît. Je suis une gamine qui n'a rien vu, rien fait, mais quand même pas à ce point-là.

– D'accord, d'accord. Tu as déjà pris l'avion seule ?

– Non, mon papa chéri m'accompagne toujours. Et il me tient la main quand j'ai peur. D'ailleurs, il m'interdit de parler à des inconnus dans des voitures.

Gabriel rit de bon cœur.

– J'avais oublié que tu pouvais être de bonne humeur.

– Gnagnagna. La faute à qui ?

– Je veux dire, tu as déjà pris un avion dans lequel tu es la seule passagère ?

– Quoi, un jet privé ? ! Juste toi et moi ?

– Et un peu de personnel à bord. Et puis un pilote, ça vaut mieux pour nous deux.

J'étouffe un petit cri de joie contre mes poings serrés et tape des pieds sur le sol de la voiture.

– On va où ?

– Je t'en ai déjà trop dit. Mais si tu veux savoir, tu ne travailles pas cette semaine. Éric pense que tu mérites largement une semaine de vacances.

– C'est vrai que je bosse dur pour son plus gros client !

– On ne parle pas affaires pendant les sept prochains jours. Juste du plaisir.

Je me jette à nouveau sur lui, l'embrasse partout, sur la joue, dans le cou et ma main téméraire vient se poser sur son sexe.

En montant à bord du petit avion, je découvre de larges fauteuils en cuir crème, du mobilier brillant en ronce de noyer, et deux hôtesses en tailleur au sourire parfait. J'ai l'impression d'être une rock star. Après le décollage, on me sert une coupe de champagne et je ne sais plus où regarder. Vers Gabriel et sa beauté flamboyante, son naturel qui me ferait presque oublier le jet privé, ou par le hublot pour profiter du ciel et des nuages avec mes yeux de petite fille. Gabriel attire mon attention avec un dressing monté sur roulettes qu'il amène à lui.

– Je ne suis pas fier du sort que j'ai réservé à ta robe de soirée. Mais j'ai de quoi me faire pardonner. Un 38, ça t'ira ?

Il déballe des pantalons de ski, des pulls fins en Lycra, des doudounes et des anoraks colorés, des moon-boots et des bonnets, avec un air très concentré.

– Plutôt blanc ou bleu ? Ah, il y a du fuchsia aussi. Qu'est-ce que tu préfères ?

– Tu me refais le coup des essayages ?

– Hmm… tu peux garder tes vêtements parisiens si tu veux. Mais tu risques d'avoir froid. Il y a une cabine fermée juste derrière.

– Pas besoin.

J'avale une gorgée de champagne, me lève et viens me planter devant son fauteuil. J'ai une folle envie de lui. Je me déshabille lentement pendant qu'il renvoie les hôtesses d'un claquement de doigts. La température à bord de l'avion fait pointer mes seins et ma chair de poule crée un cocktail explosif avec la chaleur dans mon ventre.

– Si tu ne m'aides pas, je vais vraiment prendre froid.

– Toi, tu es en train de me donner très chaud. Viens par là.

Je m'approche de Gabriel, toujours assis dans son fauteuil, qui passe son pull par-dessus sa tête. Je n'ai jamais vu un homme aussi sexy avec les cheveux décoiffés. Il prend mes mains et les pose sur sa braguette, dont je défais les boutons un à un. Il décolle ses fesses pour m'aider à lui enlever son pantalon et je me mets à genoux pour délacer ses chaussures et le déshabiller complètement. Il saisit mes hanches et se penche vers moi, m'embrassant doucement le bas du ventre, puis l'aine, avant de glisser sa langue entre mes lèvres humides. Mon bassin ondule pour en redemander mais il quitte mon sexe pour lécher mon ventre, remonter sur mes seins, dans mon cou, sur ma bouche. Son baiser au goût de mon intimité m'excite encore plus.

Gabriel m'attire à lui et je m'assois à califourchon sur ses jambes nues pendant qu'il continue à m'embrasser goulûment. L'une de ses mains s'emmêle dans mes cheveux, l'autre vient titiller mes tétons durcis. Nos deux sexes à proximité décuplent mon désir et mes gémissements. Je le caresse doucement, résistant à l'envie de l'enfouir en moi immédiatement. Gabriel me pénètre du majeur et son pouce appuie en rythme sur mon clitoris gonflé et douloureux. Ces sensations couplées aux vibrations de l'avion sont purement divines. Nos mains et nos caresses se mélangent dans un fouillis de plaisir et de halètements. En bougeant contre ses doigts habiles, je jouis une première fois, presque silencieusement, et ce fulgurant orgasme clitoridien accroît mon appétit intérieur. Je bous littéralement. Gabriel répond à ce désir urgent en me soulevant par les fesses pour me planter profondément sur son membre dressé. Il pousse lui aussi un long soupir de soulagement et empoigne mes fesses pour rythmer mes

mouvements. Je roule du bassin autour de son sexe et vois Gabriel baisser les yeux vers nos corps emboîtés pour profiter du spectacle. L'avion tombe dans un trou d'air et le soubresaut de l'appareil enfonce Gabriel encore plus profondément en moi. Un cri m'échappe, mon amant haletant en profite pour accélérer la cadence de mes hanches. Je resserre mes jambes autour de lui et atteins le septième ciel dans un grand tremblement. Il coulisse encore dans mes profondeurs et me serre très fort entre ses bras virils avant de jouir en moi dans un râle puissant qui couvre le bruit assourdissant de l'avion. Nous nous écroulons dans le fauteuil en cuir, repus et transpirants, nos deux corps en apesanteur.

5. Souffler le chaud et le froid

Quand l'avion privé s'est posé, je n'avais pas la moindre idée d'où nous étions et Gabriel s'amusait à entretenir le mystère. Je craignais un peu le ridicule avec la tenue que j'avais choisie dans le dressing aérien, pantalon de ski blanc, anorak fuchsia cintré et moon-boots en fausse fourrure rose pastel, mais je ne dénote finalement pas du tout dans ce village de montagne très chic. En arpentant les jolies rues piétonnes, je comprends aux devantures des magasins que nous nous sommes posées sur le tarmac de station de ski huppée de Gstaad, en Suisse. Je m'attends à croiser des célébrités à tout moment. Mais le froid de février et les routes enneigées ont dû les dissuader. Je suis presque déçue. J'essaie de suivre sans glisser les grandes enjambées de Gabriel qui ne m'attend pas vraiment et glisse ma main dans sa poche puis à l'intérieur de son gant pour retrouver sa chaleur. Comment peut-on être aussi viril et avoir une peau de bébé aussi douce ? Il emmêle ses doigts aux miens, sans me regarder, et je lève des yeux admiratifs vers son port de tête altier, ses mâchoires serrées par le froid, la vapeur qui sort de ses lèvres ourlées, le profil parfait de son nez et les pattes d'oie si sexy que font ses yeux bleus plissés regardant droit devant lui. Je n'imaginais pas qu'un être si délicat puisse se cacher sous cette impressionnante carcasse. Et son goût du luxe, des belles choses et des lieux magiques, si éloigné de mon monde, me laisse de moins en moins indifférente.

Nous arrivons devant un gigantesque chalet en bois aux balcons fleuris. Gabriel fait comme chez lui. C'est d'ailleurs sans doute le cas. Au premier étage, de grandes portes-fenêtres mènent à une vaste terrasse donnant directement sur les montagnes blanches perçant dans le ciel bleu. La vue est magnifique. J'inspire profondément cet air pur dont je n'ai pas l'habitude et Gabriel, si souvent blasé ou renfrogné, me paraît lui aussi apaisé, comme ressourcé. Il me demande si le voyage m'a donné faim et m'annonce qu'une table de restaurant nous attend pour le dîner. Je me renseigne sur la tenue appropriée, pour éviter encore une fois le faux pas, et n'obtiens qu'un haussement d'épaules pour réponse. J'imagine que je peux rester comme ça. Avant

de partir, Gabriel dépose devant moi une boîte rectangulaire en cuir vert foncé. Je l'ouvre, aussi angoissée qu'excitée, et découvre une somptueuse montre féminine, mélange d'acier et d'or rose, signée d'une célèbre marque suisse hors de prix.

– Je ne savais pas si tu préférais l'or ou l'argent. Mais j'aime bien l'alliance des deux.

– Elle est parfaite. Sublime, vraiment.

– Tant mieux si elle te plaît. Il y a un autre petit cadeau dessous. Plutôt pour nous deux.

Je soulève le coussin en velours et découvre un petit objet étrange, rose et lisse, en forme de fusée, dont j'hésite à comprendre l'utilité.

– Ils appellent ça un « œuf ». Étonnant, hein ? Je n'aime pas le nom mais j'adore le concept.

Gabriel sort de sa poche une petite télécommande, rose elle aussi, il appuie sur un bouton en me souriant et la petite fusée vibre instantanément entre mes doigts. Il s'approche sensuellement de moi et me chuchote :

– Mon Amande, tu as envie de t'amuser un peu avec moi ?

J'acquiesce d'un sourire coquin et Gabriel s'agenouille, baisse la fermeture éclair de mon pantalon, glisse sa main dans ma culotte et me caresse doucement. Je m'agrippe à ses cheveux en gémissant pendant qu'il me prend l'objet de la main. Il introduit un doigt en moi puis mon intimité humide accueille l'œuf fuselé que mon amant actionne. Je suis agréablement surprise par ces vibrations chatouilleuses au creux de mon ventre et Gabriel semble très fier de son nouveau jouet.

Un chauffeur nous emmène à travers Gstaad dans une luxueuse voiture gris foncé que je n'avais encore jamais vue (et je me demande si ce n'est pas la dixième dans laquelle je monte depuis que je connais Gabriel). Sur le trajet, il me fait sursauter à deux reprises en faisant vibrer le sex-toy au beau milieu d'une conversation. L'ambiance se réchauffe malgré la froide soirée de février. Notre dîner au restaurant est plus que fastueux. On ne m'apporte même pas de menu, mais une sélection de suggestions du chef que nous picorons à deux. Pour la première fois de ma courte vie, je goûte à un caviar noir et luisant au goût divin. Tous les mets sont exquis, d'une finesse inouïe. Gabriel s'amuse à ponctuer chacun de mes plaisirs culinaires d'une délicieuse vibration qui me surprend à chaque fois. Nous finissons la soirée sur un dessert chocolaté que je savoure jusqu'à la dernière miette. Je dois me retenir de me lécher les doigts. Et mon amant malicieux, sans me quitter des yeux, en profite pour actionner encore son joujou, plus longtemps cette fois… assez en tout cas pour que je sois la première à réclamer que l'on s'en aille.

De retour dans la voiture, Gabriel appuie sur un bouton qui

remonte une vitre opaque entre nous et son chauffeur. Puis il me renverse sur la banquette en cuir en m'embrassant fougueusement. Il glisse sa main gelée sous mes couches d'anorak et de pulls pour venir pétrir mon sein. Un feu embrase mon sexe et je ne sais pas par quelle tour de force son autre main fait vibrer mon intimité quand je m'y attends le moins. Je me mords les lèvres pour contenir mes gémissements de plaisir, n'ayant pas tout à fait oublié le chauffeur de l'autre côté de la vitre. Gabriel enfouit sa tête dans mes cheveux, m'embrasse, me lèche, me mordille la zone extrêmement sensible entre le cou et l'épaule. Il me rend folle. Il continue à jouer avec son gadget depuis la télécommande cachée dans sa poche. Je le vois observer l'effet que son petit jeu a sur moi et les ondulations incontrôlées de mon bassin ont l'air de le contenter. Je suis toujours entièrement habillée mais plus excitée que jamais, avide de caresses. Je crois que Gabriel a décidé de me faire jouir sans me toucher. Et malgré mon intense frustration, il a l'air bien parti pour relever le défi. Ses baisers conjugués à la petite fusée qui tremble au creux de moi sont en train de me faire perdre la tête. Je ne peux plus réprimer soupirs et halètements et, au moment où l'orgasme me submerge, Gabriel se rassoit d'un bond, appuie sur le bouton actionnant la vitre intérieure qui descend et fait apparaître à nouveau le chauffeur dans le décor. Je me redresse aussi, au bord de l'implosion mais coupée dans mon élan de jouissance. Plus frustrée que je ne l'ai jamais été.

En descendant de voiture, Gabriel est venu m'ouvrir la porte mais mes jambes chancelantes ont du mal à me tenir debout. Il me prend dans ses bras comme une future mariée, entre dans le chalet et me porte à l'étage. Il ouvre la porte-fenêtre du pied et me dépose délicatement sur l'une des chaises longues matelassées disposées sous la tonnelle de la terrasse. Cinq centimètres de neige se sont amassés sur les balcons en fleurs et des stalactites glacées descendent des garde-corps ajourés. La nuit est tombée sur Gstaad mais la chaude lumière qui filtre de l'intérieur du chalet éclaire faiblement la terrasse. Un chauffage suspendu grésille et rougit au-dessus de nous. Le mélange de ce souffle chaud et de l'air glacial, les jeux d'ombre et l'imposant silence qui règne sur les montagnes m'effraient et me transcendent. Seule la présence de Gabriel me ramène à la réalité. J'ai l'impression que nous sommes seuls au monde, que le temps s'est arrêté. Ses gestes empreints de douceur et de bienveillance me rassurent mais la détermination que je lis dans ses yeux, la lueur bestiale qui vient de s'y allumer me font me sentir en danger. Mon amant fripon et gourmand du dîner s'est transformé en prédateur implacable que rien ne peut arrêter. Debout face à moi, allongée, grelottante et vulnérable, il me domine de toute sa hauteur, m'écrase de son charisme et m'excite au plus haut point.

Gabriel défait son manteau qu'il laisse tomber dans la neige, s'approche de ma chaise longue et s'accroupit pour me déshabiller. En quelques minutes, je me retrouve entièrement nue, les seins tendus par le froid, la peau rosie par le puissant chauffage, l'intimité brûlante et les lèvres expirant une fumée tiède dans l'atmosphère glaciale. Gabriel se dévêtit à son tour, lentement, me laissant découvrir sa puissante érection. Je n'ai jamais vu de sexe d'homme aussi beau que le sien. Il s'assoit près de moi, ramasse une poignée de neige fraîche et en parsème ma poitrine. Sa langue chaude vient lécher la neige fondue sur mes tétons durcis. Il attrape une stalactite accrochée au balcon et balade la pointe glacée sur mes lèvres avant de l'enfoncer doucement dans ma bouche. J'y enroule ma langue, suçote et avale les gouttes de glace fondue, bien consciente de la métaphore que nous avons tous les deux à l'esprit. La stalactite poursuit sa promenade sur ma peau, dans mon cou, entre mes seins, le long de mon ventre et jusqu'à la fente de mes lèvres. Le glaçon anesthésie mon clitoris gonflé de désir. Gabriel remplace bientôt son instrument par ses doigts agiles qui rallument le feu en moi. Il me libère de l'œuf inséré dans mon intimité et ce vide soudain me paraît insupportable. Je voudrais qu'il m'emplisse. Je ne pourrais pas revivre deux fois la frustration de la banquette arrière. J'ai besoin de son corps, du contact de sa peau sur la mienne, de ses muscles bandés en action, de sa chair sous mes ongles, de son sexe aspirant le mien. À ce moment-ci, je n'ai pas seulement envie de lui, c'est une question de survie.

– Tu sais être patiente, parfois.

– Non, je ne peux plus.

– Tu es sûre ?

– Je t'en supplie.

– Tu m'attendras ?

– Oui.

– Comment tu feras ?

– J'essaierai.

– Ce n'est pas assez.

– Je t'attendrai !

– Promets-le-moi.

– C'est promis.

– Ne me déçois pas.

Ce dialogue absurde, haleté, n'a fait qu'ajouter à mon impatience, mon urgence. Gabriel daigne enfin me satisfaire et allonge son corps chaud et lourd sur le mien. Il saisit son sexe dans sa main et l'enfonce avec langueur dans ma fente trempée. Nous dégustons ensemble ce premier enlacement et soupirons à l'unisson. Il coulisse en moi plus fort, je soulève mon bassin affamé et entoure sa taille de mes cuisses pour lui faire plus de place. Il me pénètre profondément, avec vigueur,

je resserre mon étreinte en croisant mes chevilles sur ses fesses pendant qu'il agrippe le montant en bois de la chaise longue. Parfaitement emboîtés, nos corps en osmose ondulent à un rythme effréné. Je sens l'orgasme m'envahir depuis la pointe des pieds jusqu'à la racine des cheveux. Gabriel m'assène un grand coup de rein et s'immobilise au plus profond de moi.

– Pas encore ! Je te l'interdis.

Il reprend ses va-et-vient furieux qui me mènent à un plaisir encore supérieur et me font hurler dans la nuit silencieuse. Ses râles sonores me répondent en écho et son corps tendu, exalté, convulse dans le mien.

– Maintenant…

Ma jouissance lui obéit instantanément et je m'abandonne à cette extase débridée en pleurant des larmes brûlantes de plaisir.

– Je t'aime.

Dans mes derniers soubresauts, je prie pour qu'il n'ait pas entendu ce que je viens de soupirer. L'air est plus glacial que jamais.

Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin :

Possédée

Tapotez pour voir un extrait gratuit.

